

LA VIE MODERNE

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS :

TROIS MOIS 6 fr. SIX MOIS 12 fr. UN AN 24 fr.

TROIS MOIS 6 fr. SIX MOIS 12 fr. UN AN 24 fr.

Union postale : 32 fr.

DIRECTION : 3 bis, RUE LABRUYÈRE

Union postale : 32 fr.

TEXTE

LE FAISEUR D'HOMMES : *Dubut de Laforest.*

CHRONIQUE PARISIENNE : *Maurice Barrès.* — UNE LETTRE : *Veuve Cornet-Courbet.* — LA MORT DU MARIN : *Maurice Guillemot.* — O PRIMAVERA, SONNET : *Melandri.* — *Ecoute s'il pleut.* MODERNITÉS : *Charles Morice.* — **La nouvelle mode** : LA TOILETTE FÉMININE : *Carolus Brio.* — SPORT : *Jean Gaudry.* — L'ÈVE FUTURE (suite) : *Comte de Villiers de l'Isle Adam.*

— PETITS ECHOS. — THEATRES. — CHEZ L'ÉDITEUR. — BULLETIN FINANCIER : *G. M. F.* — LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE : *Hamef.*

DESSINS

L'amiral Courbet : PORTRAIT DE : *L. Desmoullins*; ENCADREMENT DE *Rose Maury.* — LETTRE OBNÉE. — O PRIMAVERA. — LA TOILETTE FÉMININE. — AUX COURSES : *Mars.* — PROJET DE MONUMENT A LA MÉMOIRE DE L'AMIRAL COURBET; DESSIN DE *Osbach* D'APRÈS SA MAQUETTE. — PANSANNE DU GRAND GAVID : ÉTUDE PAR *Constantin Leroux.*



L'AMIRAL COURBET : Portrait de L. DESMOULINS.
Encadrement de ROSE MAURY.

bonnes gens de province qui se tordent les côtes, en songeant au téléphone!...

L'erreur de ceux qui s'insurgent contre la découverte du Dr Gérard... et des vieux Égyptiens, s'appuie seulement sur un paradoxe amuseur : on croit au renversement de la piété filiale, de l'autorité paternelle, à l'explosion du scandale, le fait accompli.

Mais, vraiment, est-ce qu'il est dans nos usages de nous vanter de nos faiblesses et de nos infortunes?

Est-ce qu'une femme-mère, artificiellement, ira conter au public ses secrets d'alcôve?

Est-ce que l'enfant connaîtra jamais le mystère de sa naissance?

Et si le médecin, direz-vous, ne garde pas le secret professionnel?

Je réponds : Le mari doit être son propre docteur, c'est à lui, à lui seul qu'il appartient de corriger et d'aider la nature, dans l'œuvre de la création, amoureusement, chaste-ment.

Si les êtres artificiels devaient ressembler aux produits pharmaceutiques, aux phénomènes, aux monstres qui nagent dans les bocaux remplis de liqueurs infâmes, nous brûlerions nos livres, car nous aussi, nous avons le respect du foyer.

Est-ce que, de gaieté d'esprit, nous nous amuserions à vulgariser une idée scientifique d'où jaillirait une source d'horreurs et de désespoirs?...



CHRONIQUE PARISIENNE

avie n'est guère à Paris : elle est à Anvers : ne trouvez-vous pas ces expositions fastidieuses en diable ; elle est en Hongrie, où la députation française des hommes de lettres semble mener un joyeux carnaval. On leur avait beaucoup crié Eljen ! Eljen ! ce qui est une grande politesse de ce côté-là, et ma foi, très galants hommes, ils sont allés saluer avec des fleurs et de l'émotion la statue de Petæfi. Il va de soi que ni Coppée, ni

Lesseps, ni aucun ne soupçonnaient les actes ou les dires de ce gaillard

vêtu de brandebourgs et coiffé d'astrakan ;

mais tout un peuple exotique se livrait autour d'eux au délire des farandoles locales. — et Louis Ratisbonne, poète, essuya une larme.

Oui ou non, Gyp, vous plaignez-vous d'un attentat à la pudeur? — C'est toute la question parisienne.

Si la chose est un peu gauloise, dites-la-nous d'estement ; vous avez assez d'esprit pour oser des inconvenances. Mais pas de roman, s'il vous plaît, la vérité toute nue ; c'est que vous êtes incomparable à faire la littérature, à ignorer le métier, à n'être enfin qu'une artiste toute nue.

Je pense que Mirabeau, son grand-oncle, l'eût fait sauter sur ses genoux avec amour, cette enfant terrible aux longs cheveux d'or ; quelles belles histoires, à se boucher les oreilles ou à écouter aux portes, ils se seraient racontées, n'est-ce pas ? Mais aussi quels bons dizains de chapelet elle a dû conter à sa pauvre tante, la comtesse de Flavigny, de qui les subtils et onctueux ouvrages d'édification sont, aujourd'hui encore, le breviaire des âmes tendres et le jardin mystique des cœurs esseulés.

Qu'adviendra-t-il de tout cela ?

Une révolution sociale est-elle dans l'air ?

Il y a bien quelque chose, puisque l'humanité tressaille, puisque notre voix a retenti jusqu'aux confins du monde civilisé, puisque tous les savants, tous les philosophes se lèvent et s'interrogent et que le problème, enfin résolu, mérite l'examen de tous ceux qui s'honorent de tenir une plume ou un scalpel.

Nous ne sommes pas des prophètes, ni des alchimistes, mais des écrivains ayant un grand amour de leur art. De temps à autre, un peu las des drames éternels et si maigrement variés de l'adultère, nous dramatisons les choses savantes, en des études de patiente analyse.

Et c'est tout.

Par cette fin de journée, couché sur la plage de ce ravissant Cabourg, tandis que les rayons de l'aube descendent sur la mer en un poudrolement rouge d'or, que là-bas, plus loin, les mâts pavoisés sont en fête aux couleurs de toutes les nations, que, sous le ciel bleu, tout est vie et lumière, que de partout s'échappent des cris joyeux d'enfants, je songe aux femmes désolées qui, en leur verte jeunesse, n'ont ni le droit de sourire, ni le droit de pleurer, ni celui d'avoir peur... Et elles sont femmes!...

Veillez agréer, mon cher confrère, l'expression de mes sentiments les plus affectueux.

DUBUT DE LAFOREST.

Et pourtant ne serait-ce pas à l'influence posthume, aux prières ou au sang de la noble écrivain que cette Gyp au champagne doit d'avoir toujours ignoré en ses pires fantaisies, en ses plus gros appétits de succès, les prairies où le dimanche ces messieurs les Trublots boivent la limonade.

Tandis que se raffermait la gloire de Lamartine, — qui fut assurément un poète et, ce qui vaut mieux, un des premiers prosateurs de ce siècle, l'auteur de Raphaël enfin, — l'influence de Hugo baissa chaque jour. Même ses livres ne se vendent plus guère. Toutefois peut-être faudrait-il se garder de croire qu'il fut une aussi simple mécanique à mots que le suggère M. Hennequin par exemple.

M. Ph. Daryl analysait hier dans le *Temps* un très long article d'une revue anglaise sur Hugo, dont l'auteur, M. Ch. Algernon Swinburne, est bien un des esprits du jour les plus proches de ces jeunes hommes de demain que la critique nomme *décadents*, je ne sais trop pourquoi. M. Swinburne, on le sait, est le poète accrédité de ce groupe des *esthètes* anglais, avec le moraliste Pater et le peintre Burn Jones, qui aspirent, comme il convient, à mépriser l'activité et toutes les idoles que le vulgaire érige en ses codes, en ses salons et en ses temples, pour s'abîmer en la seule contemplation du moi et en quelques amours, parfaitement désillusionnés d'ailleurs.

Or M. Swinburne admire Hugo et son admiration ne s'arrête qu'avec les épithètes. Je sais bien que le côté politique de l'œuvre ne contribue pas peu à le séduire, car M. Swinburne hait les tyrans et protège les peuples, ce qui laisse assez froids, hélas ! les *esthètes* de demain ; cependant il faut méditer ce témoignage d'un noble esprit qui ne fut pas impressionné par la petite basse-cour que nous vîmes picorer en ces années dernières autour du Maître, et qui salue en

toute indépendance *le siècle d'Hugo*, — siècle passé assurément mais moins vieux, après tout, que l'année du naturalisme.

Et malgré que chaque semaine érige sa petite statue, il convient, si lassés que nous soyons de marbre, de saluer avec respect le buste du sculpteur Pénaut, — l'auteur du *Faune à l'enfant* et du *Désespéré*, — élevé dans le Jura, au petit village de Monay, près Salins. Pénaut fut un grand artiste, et sa vie comme son œuvre, fut noble.

« Il ne faut jamais désespérer; écrivait-il en 1868, à un ami : les belles et les bonnes choses auront toujours de fervents et de fidèles adorateurs. J'en suis si convaincu que la nuit, dans mes insomnies, je désire voir arriver le jour; il me prend des frayeurs de me sentir vieillir et de devenir podagre; j'ai envie de faire, d'occuper ma place, de prendre une revanche de tant d'indifférence. »

J'extrai ces lignes à méditer d'une brochure où M. Max Claudel, l'auteur même du buste, en raconte ce rude génie. Son caractère égalait son talent; il fut simple sans être grossier.

MAURICE BARRÉS.

LA MORT DU MARIN

Epuisé par les maladies terribles qu'engendre ce climat meurtrier, l'amiral avait, au mois d'avril dernier, ressenti les premières atteintes du mal qui devait l'emporter; mais son énergie avait triomphé de cette alerte, significative cependant; et, homme de devoir, il n'avait pas voulu admettre que l'on parlât de son retour en France: « Moi, quitter ces braves enfants, jamais! » telle fut sa réponse à son état-major inquiet qui lui donnait le conseil d'une demande de rappel. Et dans son refus, inébranlable d'avance, rien ne put l'intimider ni le fléchir, il resta sourd aux avertissements des médecins; aux prières de ses officiers alarmés, s'entêtant dans une résolution héroïque. « Mon devoir est de rester ici, j'y resterai jusqu'au bout. »

Il put y rester en effet, et assister avec joie à la prise des îles Pescadores: bien que se sentant mortellement frappé, il se tint sur le pont tout le temps de l'action, la dirigeant, et quand ce fut fini, il rassembla ses officiers, puis, leur désignant à l'horizon de la côte, ce pays que nos soldats venaient de conquérir, ces terres basses, sans arbres presque, où seulement des champs de riz et de maïs font de pittoresques carrés verts, il les invita à déjeuner le lendemain sur ce territoire même pris récemment à l'ennemi.

Pour parvenir au lieu du rendez-vous, la marche fut triomphale, avec des arcs de feuillage dressés çà et là sur la route, des bouquets de fleurs lancés, par les soldats, à leur chef aimé.

Ce fut la dernière sortie de l'amiral: en revenant, il s'évanouit, fut contraint de s'allier...; c'était dès lors bien fini; — sur le *Bayard* la mort plane, étendant ses ailes noires.

Le 9 juin, l'amiral quitte la table des officiers, et se couche, harassé; le 10, il profite de l'absence du médecin pour se relever encore une fois et mettre en ordre les papiers officiels qui encombraient son bureau; l'homme de conscience ne redoute le trépas que parce qu'il laisse des projets irréalisés, et, il envoie une dernière dépêche à la France, à bas!

Maintenant il s'est couché pour ne plus jamais se relever; l'harmonier vient, qui lui administre les derniers sacre-

UNE LETTRE

M^{me} V^o Cornet Courbet à laquelle nous nous étions adressés pour avoir une lettre inédite de l'amiral, a bien voulu nous faire la réponse suivante très digne et très significative. Nous croyons devoir la reproduire, persuadés qu'elle intéressera nos lecteurs.

Abbeville, jeudi.

MONSIEUR,

On a fait depuis deux mois tant de bruit à cause de la correspondance de mon pauvre frère, qu'il me serait aujourd'hui absolument pénible de voir livrer à la publicité, même bienveillante de votre journal, de nouvelles lignes de lui.

Ne voyez en cela, Monsieur, qu'un bien naturel sentiment de crainte et d'affection, et veuillez accepter l'expression vive et sincère de ma reconnaissance pour tout ce que vous voulez bien faire pour la mémoire de l'amiral Courbet, mon frère si regretté.

Recevez, Monsieur, mes salutations les plus empressées.

V^o CORNET-COURBET.

ments; l'amiral Lespès s'approche aussi du lit de son frère d'armes, et lui serre une dernière fois la main.

Courbet, immobilisé par le mal, songe!

Sous le soleil torride, les Chinois luttent avec nos soldats; des fusillades crépitent au lointain; et par instants un bruit sourd ébranle le vaisseau, les canons du bord envoient leurs boulets sur les forts ennemis, trouant les barrières de planches dont sont garnis les sommets des collines environnantes; les manœuvres mettent aussi un remuement de pas, d'allées et venues, qui viennent assourdir cependant, jusqu'à l'étroite cabine où le moribond repose.

Et alors, lui qui fut un homme d'action, dont une énergie enfiévrée soulevait le corps frêle et maigre, il souffre de cette immobilité, de cet engourdissement qui glace son corps peu à peu: il a conscience des progrès que fait le mal, il sent l'agonie commençante, et, seul en cette étroite chambre, il est obsédé des visions multiples, il songe, dans un dernier adieu, à son pays, à sa famille, et des pensées émues, tristes, s'agitent dans son cerveau qui faiblit; il a, dans ses yeux déjà vitreux qui cherchent, un regard vers la vie qui l'abandonne: il meurt victorieux à peine n'ayant pu réaliser toutes ses ambitions, il aurait voulu terminer cette guerre, voir cesser ces combats barbarement meurtriers, revenir en France avec ses troupes décimées..., conquérantes. Il aurait alors attendu ou espéré peut-être la mort, comme la récompense bien due à sa vie de labeurs et de souffrances. Mais, finir là, malade, dans un lit, tandis que sur la côte, en vue du vaisseau, ses soldats luttent et succombent, ne pas même avoir cette consolation, cet honneur du soldat, de tomber frappé d'une balle ou d'un biscaien, dans son costume d'amiral, la poitrine étoilée d'une déchirure sanglante!

Toutes ces réflexions ont assombri les derniers instants de l'amiral Courbet, il sentait que sa mort ainsi n'était pas le couronnement naturel de sa vie, et que l'homme de combat, de lutte, de guerre, ne doit pas s'en aller lentement.